

## Diachronie et progrès

Denis BERTRAND

Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

1966-2013. Près d'un demi-siècle nous sépare de la publication d'un texte d'A. J. Greimas, paru sous le titre « Structure et histoire » dans *Les Temps modernes*, la revue créée par J.-P. Sartre, et repris en 1970 dans *Du sens*. Texte qui n'a pas vieilli, puisque Greimas écrivait : « Maintenant que (...) le grand débat de l'histoire est dépassonné, on commence à reconnaître – en linguistique et à l'intérieur de l'épistémologie structuraliste en général – les premiers symptômes d'un intérêt croissant pour la diachronie. »<sup>1</sup> Premiers symptômes... Effet cyclique de boucle ou résultat enfin avéré d'une prescience du fondateur de la sémiotique ? Voici en tout cas les sémioticiens réunis en congrès autour de ce renouveau d'intérêt pour la diachronie, pour « mieux comprendre, dit le texte d'orientation, la variation diachronique ».

A l'époque de l'euphorie structuraliste naissante, Greimas cherchait justement à comprendre si et comment les structures, qui étaient seules visées par la description linguistique selon le principe d'immanence, « se [trouvaient] ancrées dans l'histoire »<sup>2</sup>. Il rejetait la pertinence de la dichotomie saussurienne synchronie / diachronie qui semblait présenter deux dimensions complémentaires de la temporalité sur l'axe sémantique de la « chronie », alors que, pour la théorie du langage, cet axe précisément était rejeté : la description linguistique, qui allait devenir celle de la sémiotique, se faisait au nom de la seule cohérence interne des structures et, par conséquent, en dehors de « toute référence temporelle ». Cette description était certes réalisée sur le « fond de toile » – expression que Greimas affectionnait – de l'histoire où s'inscrivent les comportements linguistiques mais son étude ne paraissait pas en elle-même pertinente<sup>3</sup>. Dans ce texte, il soutenait surtout la thèse, qu'il me semble utile de rappeler, selon laquelle l'historicité s'explique, au moins en partie, par les phénomènes de répétition, de redondance et d'habitude qui figent « à tout moment les structures en fonctionnement » et les donnent à lire et à comprendre comme des phénomènes d'époque. On reconnaît là le rôle de la dichotomie hjelmsléviennne qui oppose, en lieu et place de *langue vs parole*, la *structure* (le « schéma ») à l'*usage*. Ce dernier terme est d'une importance cruciale dans la sémiotique greimassienne. Il fera retour à la fin de sa carrière, au tournant des années 80-90, avec une des dernières thématiques de son séminaire de Sémantique générale à l'EHESS (Paris) consacré à la « praxis énonciative »<sup>4</sup>, lorsque les phénomènes de convocation itérée des formes figées se déposent dans l'usage, à travers ce que j'ai proposé d'appeler « l'impersonnel de l'énonciation »<sup>5</sup>. L'usage y était défini dans la stricte continuité de la première définition, celle du texte de 1966, où on pouvait lire : « On peut entendre par *usage*, opérationnellement, l'utilisation que fait une communauté linguistique de la structure de signification dont elle dispose. » Et il concluait la phrase par cette déclaration forte : « le concept d'usage s'identifie alors avec l'historicisation de la structure. »<sup>6</sup> Voilà comment la diachronie fait son retour en sémiotique. Elle est un effet de la restriction et de la fermeture des structures dont la combinatoire est par elle-même infiniment

---

<sup>1</sup> Greimas (1970, p. 103).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Le titre exact était : « Praxis énonciative : conversion, convocation, usage ».

<sup>5</sup> Bertrand (1993).

<sup>6</sup> Greimas (1970, p. 111).

ouverte et disponible, et qui ne reçoivent donc leur clôture, provisoire, que de l'histoire. Car l'univers des signes – mots, images, textes – n'est pour le sémioticien, rappelons-le, que la forme des écrans (« écrans de fumée » dira-t-il plus tard, et plus tard encore « simulacres »), écrans d'apparences réelles. L'histoire se lit ainsi à travers le temps d'application d'un modèle d'intelligibilité. Si un modèle existant ne rend plus compte des événements qui se manifestent, il y a rupture dans le cours de l'histoire. Il faut alors postuler – et rechercher – de nouveaux modèles. Et le progrès dans tout ça ?

Nous avons tous nos auteurs-fétiches (cf. Eco et Alphonse Allais, Greimas et Maupassant, etc.), dont telle ou telle œuvre est une boîte noire éminemment révélatrice de problèmes. Il y a bien longtemps, pour ma part, j'ai travaillé sur un texte de Charles Cros, intitulé « Autrefois ». Excellent petit texte pour fixer les éléments de la grammaire narrative. Elle y repose sur une pure syntaxe – négative – de programmes élémentaires. Dans cet autrefois pré-narratif de Charles Cros, son personnage « voulait faire quelque chose ». Il voulait boire, mais « boire quoi ? Il n'y avait pas de vermouth, pas de madère, pas de vin blanc, pas de vin rouge, pas de bière Dréher, pas de cidre, pas d'eau ! » On n'avait pas inventé tout ça ! Et ainsi de suite, de programmes esquissés en programmes échoués, le texte est scandé par les « pas de... ». Il ne pouvait ni boire, ni manger, ni danser, ni dormir, ni aimer, ni mourir... Pourquoi ? Parce que le *progrès* n'avait pas encore existé. Et le texte se termine par cette suite d'énoncés hachés : « La fin de l'histoire ? Mais il n'y avait pas de fin. On n'avait pas inventé de fin. Finir, c'est une invention, un progrès ! Oh, le progrès ! le progrès ! »<sup>7</sup> Le progrès, c'est ce qui donne sens à la syntaxe, ce qui donne sens à la structure. En d'autres termes, le progrès c'est l'application d'un principe téléologique à la diachronie.

On perçoit aisément l'ambiguïté subreptice de cette notion. Elle réside dans les mots eux-mêmes. En effet, « l'action d'avancer » que le progrès désigne, si on en croit l'étymologie, hésite entre, d'un côté, le simple mouvement de la progressivité, variation d'intensité, modification graduelle et « progressive », qui peut culminer et résulter en un changement d'état, et, de l'autre, un investissement axiologique qui interprète ce changement en un mieux, en une tension méliorative tournée vers un espace utopique de réalisation idéale, accomplie et parfaite. Le progrès, c'est de la diachronie aspectualisée et finalisée, dont le terme ultime relève de la croyance et de ses visées – techniques, éthiques, politiques ou autres. L'asymétrie entre les deux acceptions du mot est patente : nous avons bien, en français, la paire « progression vs régression », mais nous n'avons pas le pendant du « progrès » sous la forme d'un inexistant « régrès ». C'est dire si l'espoir nous tenaille...

### 1. Le progrès, notion diachronique axiologisée

Nous connaissons bien les théories du progrès qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, faisaient autorité. On mesure l'actualité de cette thématique, à l'époque, par le texte humoristique de Charles Cros qui atteste la sédimentation de cette notion comme un produit de l'usage. Sans remonter aux utopies de Condorcet et à son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794-95) placées sous le signe de la perfectibilité indéfinie de l'homme, on peut rappeler la « grande loi fondamentale », que croit avoir découvert Auguste Comte, à laquelle le développement de l'intelligence humaine « est, dit-il, assujetti par une nécessité invariable » : c'est la loi des trois états théoriques qui font se succéder « l'état théologique, ou fictif ; l'état métaphysique, ou abstrait ; l'état scientifique, ou positif. » Ils expriment trois manières de philosopher et de concevoir les phénomènes, qui s'excluent mutuellement. La première est, selon lui, « le point de départ nécessaire à l'intelligence humaine », la troisième exprime « son état fixe et définitif », et la deuxième « est uniquement destinée à servir de transition »<sup>8</sup>. La

<sup>7</sup> Pour une étude détaillée de ce texte voir Bertrand (2000, pp. 200-206).

<sup>8</sup> Comte (1844, 1995, pp. 42-74).

visée téléologique de la diachronie sous forme de progrès est ici pleinement assurée de sa destination.

On connaît également les « critiques du progrès et [les] pensées de la décadence », illustrées, sous ce titre, par l'historien des idées Pierre-André Taguieff qui s'est fait une spécialité de cette clarification des « visions de l'histoire »<sup>9</sup>. Je fais ici référence à un long article publié dans la revue *Mil neuf cent*, n° 14, en 1996, où il propose une typologie des positions « progressistes » et « anti-progressistes » de l'histoire, vaste champ de méditation véridictoire. Son approche, fondée sur l'analyse des discours, est clairement sémiotique – quoiqu'il ne cite pas ses sources. En effet, sur la grande toile des philosophies du progrès, de Leibniz à Hegel, de Comte à Marx et à Spencer, taxés respectivement d'optimisme, de providentialisme ou de déterminisme, il montre en premier lieu que les critiques réformistes de l'idée de progrès, qui l'assument sous réserve d'analyse, reposent sur un socle méréologique et aléthique. Tout d'abord, elles rejettent le caractère global et uniforme du progrès en le segmentant en parties et en sous-parties, empêchant ainsi toute dogmatisation unifiante. Ensuite, pour opérer cette segmentation, ces critiques soumettent les éléments de progrès au jeu des modalités aléthiques : il y a le progrès qui ne-peut-pas-ne-pas-être – le nécessaire –, celui qui peut être – le possible –, et celui qui peut ne pas être – le contingent. Pour cette critique réformiste, le progrès est avant tout soumis à la modalité du vouloir, à la « volonté de progrès », qui rend l'orientation diachronique compatible avec, dit Taguieff, un « scepticisme limité » ou même un « pessimisme modéré ». Il appelle cette position, le « méliorisme problématique » qui assume, en en modulant ainsi les formes, le bien-fondé doxologique du progrès dans la culture occidentale.

Par une sorte de contrainte sémiotique qui relève de la structure élémentaire de la signification, les positions des non-progressistes prennent forme, différenciellement, sur cet écran de croyance, et par conséquent se trouvent sur la position hétérodoxe des anti-progressistes. Ceux-ci franchissent les étapes modales des potentielles énonciations de vérité – de l'aléthique à l'épistémique –, et s'installent d'emblée au plus haut niveau, celui des modalités véridictoires et de ses conflits intersubjectifs : ils dénoncent l'idée de progrès, qu'ils stigmatisent comme « vision trompeuse » et comme « illusion nuisible ».

Une sous-catégorie subdivise les tenants d'une critique démystificatrice du concept de progrès dans l'histoire. Il y a d'un côté la « vision décadentielle », et de l'autre la vision plus radicalement négative, « nihiliste ». La première repose sur un dispositif actantiel, plus précisément sur un dispositif de formation de l'actant collectif. Elle est illustrée par la position d'un Gobineau chez qui la décadence résulte d'un processus de métissage universel : visée de l'actant de pure race. Le changement vers le mieux est ici inversé en un changement vers le pire : mais on reste dans la logique de la progression. Le maintien de cette logique est intéressant sur le plan passionnel, car elle n'implique pas le pessimisme : elle rend l'attitude décadentiste compatible avec l'euphorie, avec ce que Hermann Broch appelait l'« Apocalypse gaie », qu'illustre, entre autres, notre texte de Charles Cros et l'esprit « fin de siècle » qu'il incarne avec Tristan Corbière et d'autres écrivains<sup>10</sup>. Pour appréhender cette position en termes sémiotiques, on peut dire que l'inversion de la conception diachronique engendre un nouvel usage qui reste néanmoins inscrit dans le même paradigme structural.

Il en va autrement de la conception pessimiste. C'est celle d'une « vision inchoatique à somme nulle », selon la formule de Taguieff qui emploie à ce propos le néologisme de « régrès », les « régrès » alternant avec les « progrès » et les annulant respectivement. C'est la diachronie sans histoire, alternance cyclique et oscillatoire de l'éternel retour, qui n'est pas orientée et qui s'incarne dans l'absurde, comme refus du sens. A la suite de Schopenhauer, les nihilismes esthétiques et les philosophies du désespoir puisent dans cette position la

---

<sup>9</sup> Taguieff (1996, pp. 15-39).

<sup>10</sup> Cf. Grojnowski, Sarrazin (1990).

neutralisation axiologique qui les caractérise. Corrigeant modérément cette lecture antithétique, ou exagérément structurale, des philosophies positives et négatives du progrès à hauteur de l'histoire, Taguieff propose un troisième terme qui reste à égale distance des tenants du progrès comme de la décadence ou du désespoir : c'est celui de la conception tragique, le pessimisme nietzschéen de la force fondé sur une conception polémologique du devenir : son ressort serait celui de l'antagonisme contingent. Je n'entre pas dans les développements qui suivent et qui illustrent le considérable impact de la figure du progrès dans la philosophie, la science et l'histoire au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, sur la base notamment de l'évolutionnisme darwinien, soit que la discussion sur le progrès réside dans l'application du principe de la différenciation et de la complexification croissantes des organismes sociaux à l'instar des organismes biologiques, soit qu'elle réside dans l'assomption politique de ces états de fait, ou qu'elle se situe dans les positions critiques, au nom de l'éthique, qui se sont alors considérablement développées – comme elles se développent aujourd'hui, au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, dans le champ de l'éthique écologique.

S'il m'a paru intéressant de présenter un peu longuement cette analyse de Taguieff, c'est aussi, et peut-être surtout, parce qu'elle illustre de manière frappante, par sa méthode même, l'impact d'une sémiotique déposée et sédimentée dans l'usage. L'étude, rappelons-le, est de 1996 et l'absence de toute référence à une œuvre ou à un nom propre de sémioticien confirme, à mes yeux, ce fait d'une démarche désormais intégrée et normalisée dans le discours analytique. Mais je voudrais aussi la prolonger par un exemple qui montre la prégnance d'un tel investissement axiologique de la diachronie réinterprétée comme interrogation sur le sens de l'histoire.

C'est peut-être au moyen de la sémiotique des passions, et plus précisément à travers « l'emprise aspectuelle » du passionnel, qu'on peut tenter de mieux comprendre la phénoménalité du progrès appliquée à la variation diachronique. Dans un texte intitulé « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? », paru en 1945 et republié dans *Situations, III*, Jean-Paul Sartre observe qu'il a « cent fois relevé chez les plus honnêtes professeurs d'histoire, dans les livres les plus objectifs, cette tendance à entériner l'événement accompli simplement parce qu'il est accompli. »<sup>11</sup> Il voit dans cette philosophie de l'histoire une explication du comportement des collaborateurs pendant l'Occupation. « Pour eux, écrit-il, la domination du fait va avec une croyance vague au progrès (...) : celui-ci se confond pour eux avec la marche de l'histoire. On ne sait où l'on va, mais puisqu'on change, c'est qu'on améliore. Le dernier phénomène historique est le meilleur simplement parce qu'il est le dernier. »<sup>12</sup> On le voit, cette position compose avec les différentes approches suggérées par l'analyse de Taguieff, mixte de croyance liée à la prégnance du motif « progressiste » et de pessimisme tragique lié à la dictée dominatrice des faits issus des conflits. L'invasion de la diachronie par l'illusion du progrès renforce le caractère problématique d'une notion qui, du reste, s'est construite précisément contre l'invasion des paramètres axiologiques et de leur visée téléologique.

## **2. Diachronie conceptuelle de la sémiotique : progrès ?**

En abandonnant ici notre cheminement à travers les définitions et les configurations discursives qui déploient la signification du lexème « progrès », cheminement qui me semble utile pour soulever les problèmes liés au concept de variation diachronique, je voudrais poursuivre maintenant avec une interrogation sur la sémiotique elle-même, en tant que discipline théorique, puisqu'elle est bien entendu inscrite dans le temps de l'histoire. Histoire récente en l'occurrence. Comment lire la diachronie conceptuelle de la sémiotique ? Comment le temps affecte-t-il ses propres modèles ? Que peut nous apprendre leur

---

<sup>11</sup> Sartre (1949, pp. 52-53).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 53.

appréhension diachronique ? Ses transformations historiques, depuis une trentaine d'années, peuvent-elles être comprises comme des « progrès » ? Les problématiques jugées nouvelles à l'époque de leur émergence – comme celle des passions qui a fait irruption dans les années 80, ou celle du « tournant phénoménologique » des années 90 – peuvent-elles être comprises comme autant d'acquisitions sur un horizon conceptuel considéré comme homogène ? Doit-on considérer que celles-ci, résultant de transformations narratives, se subliment en « acquis » ? Greimas employait volontiers ce terme pour parler de la narrativité, c'est-à-dire comme d'une étape dans un parcours de progrès. La masse des questions qui se posent montre que c'est là un problème difficile à appréhender, dans le cadre, local, d'une histoire des idées sémiotiques.

On sait par exemple qu'il n'est plus possible de présenter un carré sémiotique au sein d'un congrès de sémioticiens, pas plus qu'on ne pourrait y décliner des programmes narratifs avec leurs actants, leurs conjonctions et leurs disjonctions... La raison en est peut-être que ces modèles font partie du thesaurus de la théorie, qu'ils sont assimilés, intégrés ou même pré-supposés par les propositions actuelles, et qu'il n'y a plus à les questionner. Mais peut-être aussi sont-ils relégués parce que, soumis à d'âpres critiques, ils sont jugés comme non pertinents et « dépassés » au regard des problématiques nouvelles. Pourtant, si on en juge par le succès récent de la notion de « storytelling » et par l'importance des réunions de narratologues aujourd'hui, auxquelles ne participe aucun sémioticien, il y a de quoi s'interroger. La narrativité est-elle enkystée et révolue ? Il me semble donc important, par delà ce cas particulier, de revenir sur cette histoire pour examiner comment certains ensembles de la théorie, ou bien se dissolvent et se perdent, ou bien en arrivent à fonctionner comme des abrégés conceptuels. Réduits à des modèles pour nous stéréotypés, ils sont en quelque sorte référentialisés à l'intérieur de l'espace théorique. Entre obsolescence ou installation parmi les produits de l'usage, la ligne de partage n'est pas si clairement dessinée. Cette question de la référentialisation interne d'énoncés et de modèles considérés comme des acquis pose d'ailleurs d'autres problèmes plus profonds. Ne font-ils pas à leur tour écran, formant des filtres devant notre vision et nous obligeant à considérer les phénomènes selon eux, comme des calques nous empêchant de voir autrement ou ailleurs ?

Je voudrais m'attacher, mais c'est un choix parmi d'autres possibles, à quelques objets conceptuels qui ont, à mes yeux, marqué une évolution sensible sur laquelle il me paraît utile de se pencher, même si chacun de ces objets constitue, en lui-même, un vaste titre de problèmes. Y a-t-il eu « progrès » lorsqu'on est passé de la sémiotique catégorielle à la sémiotique tensive ? Y a-t-il eu « progrès » lorsqu'on a suggéré de dépasser le concept de jonction par le concept d'union ? Ou lorsqu'enfin l'énonciation, ignorée ou simplement suspendue dans la conception greimassienne dite « standard », s'est ultérieurement déployée en instances énonçantes ? Ou encore lorsque la figurativité trônant au sommet du parcours génératif de la signification s'est trouvée ébranlée par l'iconicité, son concept-fille devenu soudain son concept-mère ? On peut se demander aussi si toutes ces transformations suivent un même parcours ; si elles s'enracinent dans les mêmes pré-suppositions de base sur le sens ; si elles reposent sur les mêmes principes de pertinence ; et si elles convergent autour des mêmes perspectives. Voici que surgit à nouveau l'assaut des questions. Arrêtons-nous un instant sur trois des domaines qui forment de solides marqueurs de diachronie dans les transformations conceptuelles de la sémiotique. Je m'y arrête sans indiquer de nom propre, c'est-à-dire en supposant que déjà les innovations auxquelles je vais faire allusion, si largement convoquées ici et là par la praxis sémiotique, sont entrées dans l'usage ou ont fait bouger l'édifice.

Envisageons pour commencer le concept de catégorie, terme technique central et décisif de la sémantique structurale. Dans son acception littérale, post-saussurienne, la catégorie désigne les relations entre termes et non les éléments aboutissants de ces relations. C'est la clef de sa

reconnaissance et de leur discrétisation. La catégorie est ainsi devenue l'objet emblématique d'une conception binaire ou quaternaire, en tout cas statique et même coercitive, du sens. On peut rappeler, comme le fait Bruno Latour dans son dernier ouvrage, *Enquête sur les modes d'existence*, qu'avant de désigner techniquement un type sémantique ou une assise pour prédiquer quelque chose de quelque chose, le mot avait une signification pragmatique et relationnelle liée à cette *agora* qui est en son origine : « *kata-agorien*, c'est d'abord *comment parler sur ou contre quelque chose ou quelqu'un publiquement*. »<sup>13</sup> Sous le coup de la tensivité, la catégorie retrouve peut-être un peu de ce dynamisme discursif et interactif qui lui est inhérent. La tensivité, en effet, permet de conceptualiser et de décrire le bougé sous-jacent à la catégorie, le chevauchement et l'empiètement des formants ou des valeurs qui la sous-tendent et étirent les relations qui la définissaient. Elle inscrit le sensible au cœur même des formations lexicales comme lorsque celles-ci font surgir la sensibilité corporelle en passant du « chaud » au « brûlant », selon une gradualité mesurable. Après sa gestation complexe, la tensivité constitue aujourd'hui une des lignes de force de la saisie sémiotique intégrant les constituants passionnels à la traditionnelle structure. Et, assurément, de ce seul point de vue, il est possible de considérer qu'il y a là une avancée, mais la transformation diachronique était déjà comprise dans les principes qui l'ont suscitée.

On pourrait soumettre à une analyse comparable l'histoire du statut de l'énonciation, provisoirement – et méthodologiquement – rejetée à l'époque de *Sémantique structurale*. Plusieurs avancées se sont successivement enchaînées pour l'intégrer pleinement et la mettre au premier plan de l'analyse sémiotique : l'opération énonciative du débrayage, présupposant celle de l'embrayage, réinscrivait l'énoncé dans l'acte vivant de sa profération avant l'apparition du « je ». L'itération de cet acte dans la textualisation ouvrait de larges perspectives à l'analyse textuelle sous l'éclairage de l'énonciation, en y intégrant, au plus près de l'acte – qu'il soit verbal, visuel ou autre –, les traditionnelles notions de perspective, de focalisation et de point de vue. Sous le coup de la phénoménologie des instances énonçantes d'une part, et sous celui de la modulation des modes d'existence d'autre part, le sujet énonciateur pouvait voir son unité apparente, plus finement analysée, se ramifier et se déployer dans une conception articulée de la polyphonie, à l'image par exemple des « tropismes » sarrautiens. Ce sujet était désormais pluralisé en positions et en modulations interactives. Et le corps lui-même retrouvait sa place, en tant qu'instance sensible, dans l'acte d'énonciation. Là aussi, bien que ces transformations ne soient ici que cavalièrement suggérées à travers la diachronie des conceptualisations, il est peut-être possible de parler de progrès, mais la diachronie ne se prend-elle pas au piège d'une lecture rétrospective valorisante *a posteriori* ?

De même enfin, confronté aux débats actuels sur l'iconicité, le traditionnel niveau de la figurativisation des discours, plus ou moins enfermé dans le corset culturel des représentations sémantiques liées au « réalisme », se trouve interrogé, relativisé et enrichi de perspectives nouvelles. Dominée par un concept d'iconicité qui se rapporte au processus de la sémiologie perceptive et enrichit ce qu'on appelait la « sémiotique du monde naturel », la figurativité apparaît comme un moment d'accomplissement modulable et précaire, situé entre la donation du sens dans la perception elle-même et les formants qui la fixent provisoirement dans la symbolisation des langages. Là encore, un chantier s'est ouvert et, mis en débat, il permet de franchir des frontières conceptuelles pour mettre à nu, à travers les questions qui s'y formulent, de nouveaux observables. Peut-on considérer que de telles évolutions, confrontées aux situations, aux pratiques et aux textes, transforment la diachronie

---

<sup>13</sup> Latour (2012, p. 71).

conceptuelle en un progrès ? Ou n'impliquent-elles pas, à rebours, des déplacements de pertinence qui ébranlent le système dans son ensemble ?

Bien d'autres domaines, au sein de la sémiotique contemporaine, pourraient être soumis à un même examen, plus approfondi naturellement. Mais si on devait retenir un facteur commun à ces « avancées » que je viens d'évoquer à grands traits, on pourrait considérer que, dans chaque cas, il s'agit de se tenir au plus près du sens, tout en interrogeant la validité des principes théoriques qui fondent la possibilité de sa saisie et de sa transmission.

### Conclusion

A partir de là, et pour finir, envisageons une réflexion typologique sur les données évolutives : doit-on parler de complexification, de bifurcation, d'altération, de rupture ou d'approfondissement ? Comment évaluer la garantie de la nouveauté ? Massimo Leone a proposé récemment, au sein du séminaire sémiotique de Paris, une réflexion sur les tendances classiques ou baroques dans la production théorique<sup>14</sup>. Cette piste de l'esthétisation prolongeait une ancienne remarque de Jean-Marie Floch qui s'inquiétait – déjà – des évolutions créatives de la sémiotique en indiquant qu'après le classique venait le baroque, et qu'après le baroque venait le maniérisme. Dans les sciences, la complexification phénoménale du perceptible et l'accroissement considérable des données rendent de plus en plus difficile la saisie elle-même, avec la construction d'un point de vue sur l'objet, inévitablement soumis à la formulation d'hypothèses théoriques. J'avais pour ma part remarqué qu'en sémiotique, souvent, les chercheurs procédaient en insérant de nouveaux concepts dans l'espace construit par des concepts existants. Ainsi, par exemple, la relation de rection inverse entre l'être et le paraître dans le modèle bien connu des modalités véridictoires, permettait de générer de nouvelles propriétés de ce modèle en montrant que, selon le sens de la rection, des régimes différents de vérité apparaissaient, entre l'« évidence » qui « crève les yeux », lorsque le paraître régit l'être, et l'« authenticité » qui, l'être régissant le paraître, intègre l'évaluation positive de la doxa, c'est à dire de l'usage. La question posée aux modèles apporte à chaque fois de nouveaux éléments de réponse, elle éclaire. Mais elle peut aussi réifier le modèle d'où on est parti, en en faisant une sorte de référent interne ou plutôt en lui conférant du même coup ce statut. Et la machine récursive peut se mettre en marche. On pourrait alors conclure avec une remarque de Montaigne : « En subdivisant les subtilités, on apprend aux hommes d'accroître les doutes »<sup>15</sup>. Demandons-nous si cela s'applique au faire de la sémiotique. Mais c'est peut-être le prix à payer de l'interrogation et de la créativité conceptuelles, si absolument nécessaires, condition d'une conversion de la diachronie en progrès.

### Références bibliographiques

BERTRAND, Denis, (1993), « L'impersonnel de l'énonciation », in BERTRAND & MILOT (éds.), « Schémas », *Protée. Théories et pratiques sémiotiques*, XXI, 1, Chicoutimi, Université de Chicoutimi, pp. 25-32.

—, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, « Nathan Université », 2000.

COMTE, Auguste, (1844), *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Vrin, 1995.

GREIMAS, Algirdas Julien, (1966), « Structure et histoire », *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1970.

---

<sup>14</sup> Leone (2012).

<sup>15</sup> Montaigne (1588 ; 1999, p. 1065).

- GROJNOWSKI, Daniel et SARRAZIN, Bernard (éds.), (1990), *L'esprit fumiste et les rires fin de siècle*, Paris, José Corti.
- LATOUR, Bruno, (2012), *Enquête sur les modes d'existence*, Paris, La Découverte.
- LEONE, Massimo, (2012), *Métalangages néobaroques, métalangages néoclassiques*, Communication au Séminaire de sémiotique de Paris.
- MONTAIGNE, Michel de, (1588), *Les Essais*, Livre III, XIII, Pierre Villey, éd., Paris, PUF, « Quadrige », T. 3, 1999.
- SARTRE, Jean-Paul, (1945), « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? », *Situations, III*, Paris, Gallimard, 1949 (première publication : *La République Française*, éditée à New-York).
- TAGUIEFF, Pierre-André, « Critiques du progrès et pensées de la décadence. Essai de clarification des visions de l'histoire », *In Mil neuf cent*, 14, 1996, pp. 15-39.
- , *Du Progrès. Biographie d'une utopie moderne*, Paris, EJM, « Libro », 2001.
- , *Le Sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion, « Champs », 2004 ; 2006.